

Mal des mots



Monique Rivet

Le Mal des mots

© Monique Rivet, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5391-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il ne faut surtout pas perdre le fil du temps. C'est déjà suffisamment difficile de ne plus pouvoir s'exprimer, si à cela s'ajoute la désorientation, il ne restera plus rien de ce qui a fait sa vie. Elle doit se souvenir....

Elle veut gagner cette course de vitesse contre ce mal implacable. Alors elle décide d'écrire ce qu'elle ne peut plus dire.

Elle, c'est Marjolaine, une femme intelligente, volontaire, orgueilleuse. Victime d'un accident vasculaire cérébral quelques mois après avoir cessé de travailler, elle a cru mourir. Sa meilleure amie Jacinthe a accouru dès son appel. Allongée sur le sol, lucide, Marjolaine s'est persuadée qu'elle ne mourrait pas ce jour-là. Le moment lui semblait inopportun. « Ce n'est pas encore ma dernière heure » a-t-elle pensé. Jacinthe a prévenu les secours, en sa qualité de soignante elle a parfaitement géré la situation. Marjolaine est restée paralysée de la moitié gauche du corps durant 36 heures environ. Lorsque l'infirmière, jeune diplômée, est venue la mettre « en position de fonction » elle n'a rien dit. Il y a des protocoles incontournables. Dès que la soignante a quitté la chambre elle a jeté violemment l'oreiller sur lequel sa main gauche était posée, a arraché la botte en mousse de son pied et l'a balancée, oui vraiment balancé à travers la chambre. Elle ne voulait pas s'installer dans cette hémiplegie, elle savait qu'elle ne resterait pas handicapée, elle avait décidé de retrouver toutes ses capacités. La première révolte passée, elle était devenue disciplinée. Une prise en charge efficace et prompte a permis une guérison rapide. Alors elle s'est battue pour redevenir la femme combative et dynamique d'avant.

Il ne subsiste aucune séquelle motrice. Dix mois après cette alerte, elle se rend compte que la récupération qu'elle a cru totale n'est qu'illusoire. Depuis quelques semaines elle « perd » les mots. Elle ne trouve pas, en réalité, ceux qui correspondent à sa pensée. Parfois ils ont une résonance phonétique. Quelquefois ils sont déformés. Ces défaillances inexorables deviennent de plus en plus fréquentes.

Professeur de français elle a passé bien des années à tenter de faire aimer les mots à des adolescents peu motivés, à leur chercher des auteurs qui chérissaient cette belle langue. Elle se retrouve maintenant incapable de formuler sa pensée dans un langage cohérent. Quelle ironie du sort ! Quelle déchéance !

Passionnée par la sémantique elle a toujours cherché les vocables les plus appropriés aux situations. Lorsqu'elle ne trouvait pas elle inventait. Combien de fois a-t-elle dit à ses élèves : « Arrêtez de bavardasser ! » Lorsqu'ils lui disaient que ce mot n'existait pas, elle leur expliquait que ce néologisme cumulait bavarder et jacasser et traduisait exactement leur brouhaha. Ce qui lui arrive

maintenant est différent. C'est comme si son cerveau lui envoyait n'importe quel terme qui s'approche de celui désiré mais dont la signification est autre. Par exemple magouillage au lieu de maquillage. Le fait de ne rien maîtriser l'inquiète beaucoup. Elle ne comprend pas l'origine de cette affection. Ce qu'elle ne comprend pas, elle ne l'accepte pas. Cette atteinte est une invalidité, elle ne se voit pas, elle survient à n'importe quel moment. Impossible de lutter contre ce mal, puisqu'il est insidieux, sournois, fourbe.

Jean, son mari, est décédé cinq ans plus tôt. Elle regrette les échanges avec lui, la possibilité de proférer des énormités, juste pour argumenter. Ces joutes verbales lui manquent à tel point qu'elle s'est mise à parler avec elle-même, à se contredire, à s'invectiver. Pour surmonter son chagrin et son désarroi, Marjolaine a parcouru les chemins, photographié des oiseaux, des fleurs, des arbres. Elle s'est inscrite dans une chorale, initiée à la couture et gâché quelques tubes de peinture sur une toile. Après quelques semaines elle a tout interrompu, estimant que ces occupations représentaient une fuite devant le vide de sa vie. Elle se consacre alors entièrement à sa fonction d'enseignante. Elle ne vit pas sa solitude comme un isolement, le plus gênant pour elle est de ne pouvoir partager ses émotions, ses coups de cœur, ses joies.

L'interruption de sa vie professionnelle fut une vraie retraite, au sens plein, une séparation, un décrochement. En anglais un retraité est une « retired person ». C'est exactement comme cela que Marjolaine l'a ressenti. Elle l'a vécu comme une défaite, une fuite devant les difficultés, les exigences académiques, l'insolence des jeunes. Puisqu'elle est « retirée » elle se renferme. Seule Jacinthe son amie d'enfance parvient à la faire sortir de cet état de déréliction. Ses visites fréquentes et les sorties qu'elle lui propose lui redonnent un peu d'entrain.

Après son hospitalisation et la rééducation, de retour chez elle, elle s'isole à nouveau. C'est une nécessité. Elle a besoin de faire le point sur sa vie, elle réalise qu'elle ne laissera rien derrière elle. Sa disparition signifiera l'extinction de tout ce qu'elle a été, comme si elle n'avait jamais existé. Elle ne répond plus aux sollicitations des rares collègues qui viennent lui rendre visite. Celles-ci ont d'ailleurs abandonné rapidement leur démarche. Elle ignore les offres de service de sa voisine dévouée et serviable. Elle la trouve inintéressante. Progressivement elle n'a plus parlé, et les mots s'échappent, ils s'embrouillent. Cet AVC l'a confrontée à la vacuité de son existence. Pour la juguler, elle s'est mise à parler tout haut, se posant des questions, y répondant, c'est à ce moment que les premiers signes sont apparus. Pour uneoureuse des mots comme elle, cette altération du langage représente une réelle infirmité. Cette « aphasie » a une

répercussion sur son psychisme, l'exclut, la désocialise, lui, fait prendre conscience de son inutilité. Elle réalise que si elle était morte lors de cet AVC, elle n'aurait manqué à personne, sauf peut-être à Jacinthe. Sa préoccupation première est surtout le fait de ne rien laisser derrière elle, pas d'enfant, pas de traces. Son métier basé sur l'acquisition des savoirs pour les élèves, lui permettait de transmettre des connaissances, de les accompagner dans leur apprentissage. Elle se sentait « importante », considérant sa profession comme un sacerdoce.

Ce qui est essentiel à ses yeux, c'est de se perpétuer. Faire connaître aux autres son expérience, leur faire partager toutes les pensées qui l'habitent depuis ces fêlures survenues dans le cours de sa vie. La mort de Jean d'abord, puis l'approche de sa propre fin. Retranscrire son histoire sera un témoignage des émotions qu'elle a pu ressentir. Elle sait qu'elle doit écrire, c'est une nécessité, un besoin qu'elle doit assouvir. Elle espère que d'autres personnes se reconnaîtront dans ce récit, ce serait une confirmation de la véracité de ses dires. Elle pense que sa démarche est généreuse, elle ne saisit pas l'égoïsme sous-jacent ni la nécessité insolente de se mettre en lumière. Mais qu'importe ! ! Ce que pense les autres, elle s'en fiche. Cette détérioration n'est pas une entrave à sa relation avec les gens puisqu'elle a coupé tous les ponts sauf avec Jacinthe.

Lorsque celle-ci lui rend visite Marjolaine limite la conversation pour cacher son handicap. Elle écoute surtout.

Les défaillances linguistiques s'estompent légèrement lorsqu'elle rédige. Peu à peu elle entreprend d'écrire son autobiographie, les rencontres, les « aventures » heureuses ou malheureuses qui ont sillonné son parcours. De l'enfance jusqu'à sa vie d'adulte elle analyse ses décisions, ses comportements. Cette introspection est parfois dérangeante, perturbante. Elle lui fait prendre conscience de l'arrogance de certaines de ses attitudes avec son entourage. Jacinthe son amie, Jean, son mari et Thomas son amant en ont sûrement souffert. Enfermée dans ses certitudes, ne supportant pas la rivalité, elle a pu se montrer condescendante ou méprisante. Et si ces troubles du langage étaient une punition de la suffisance qu'elle a souvent affichée ? Et si un retour vers les autres était la panacée ? Une forme de thérapie à l'aphasie ? Alors l'AVC serait survenu pour lui faire prendre un autre chemin, pour utiliser son savoir, ses aptitudes pédagogiques au service des autres. Elle demande à Jacinthe de prendre connaissance de ses écrits pour lui en faire une évaluation objective. Le plus important maintenant n'est pas de satisfaire son ego en écrivant ce récit, mais bien de modifier son attitude pour recréer un lien social.

Marjolaine raconte son histoire, et à partir des situations évoquées les autres protagonistes entrent en scène. S'ils ont vécu les mêmes situations ils n'en tirent pas forcément des conclusions semblables. Le regard qu'ils portent sur Marjolaine sera peut-être une contribution à sa guérison. Peut-être qu'eux aussi ne seront plus tout à fait les mêmes.

MARJOLAINE

Par quoi commencer ? Elle ne veut pas entrer dans le déroulement chronologique des années. La lecture risquerait d'être ennuyeuse. Mais il faut bien partir de quelque part...

Son enfance et son adolescence ne lui ont pas laissé une empreinte indélébile. Elle a longtemps dit qu'elle a eu une jeunesse « normale ». La qualifier ainsi ne signifie rien, la normalité pouvant revêtir de multiples aspects en fonction de la place de celui ou celle qui la nomme.

Elle remonte dans le temps. Elle se voit dans la maison de campagne de ses parents, pédalant sur la vieille bicyclette de sa mère, en s'inventant des romans d'amour dont le héros était invariablement Rhett Butler. Elle avait lu et relu ce roman « Autant en emporte le vent ». Même si elle ne se reconnaissait pas du tout en Scarlett, elle aurait aimé avoir une vie aventureuse. Elle trouvait la sienne insipide, sans relief. Elle était pourtant privilégiée. Elle ne s'en rendait pas vraiment compte. Ce n'est qu'après, longtemps après, qu'elle comprit que peu de ses camarades partaient un mois au bord de la mer et dans une vieille ferme pleine de *sachettes* et de *creusets* le reste des vacances. Tiens ! le trouble se manifeste. Elle a laissé son esprit vagabonder, elle a interrompu son écriture. C'est un mot simple, **cache**tte, il revient spontanément sous sa plume. Donc c'était une maison avec des cachettes et des secrets. C'était le temps de l'insouciance. Pour elle il y avait toujours quelques petits problèmes scolaires ou des amourettes qui n'aboutissaient pas, qui venaient ternir la joie de se retrouver dans cette maison. Déjà elle avait compris que le bonheur est un concept, abstrait et subjectif. Elle savourait tous les moments heureux procurés par une balade sur les sentiers, un arrêt en forêt où elle appréciait le silence, un coucher de soleil. Mais ces instants privilégiés étaient fugaces et on ne pouvait pas les additionner pour en faire du bonheur. Cet effilochage en rendait impossible l'atteinte. Elle se satisfaisait de ces instantanés.

Pour quelques jours venaient les oncles, les tantes, les cousins et les cousines. On s'entassait autour de la grande table de ferme, on parlait, on riait. Même les corvées ménagères devenaient prétextes à fous rires. Bien sûr puisque c'était la campagne, Pierre, son petit frère, jouait « au paysan » avec le fils du fermier voisin. Des pierres délimitaient leurs propriétés et d'autres petits rectangles de bois ou de carton figuraient l'étable, le poulailler, la grange. Les grands, sans

réelle méchanceté, juste pour rire, roulaient à bicyclette sur le jeu si amoureusement édifié. Pierre pleurait pendant qu'ils s'esclaffaient, un peu gênés cependant.

Maman menaçait mais sévissait peu. L'argument principal était : » Je le dirai à ton père ! » Il travaillait à la ville voisine, et ne bénéficiait pas des vacances scolaires. Il reprenait le travail après le 15 août. Lorsqu'il rentrait, les coupables attendaient, un peu inquiets, qu'elle les dénonce. Mais elle se taisait, soit pour épargner son mari, soit pour ménager ses enfants.

Vite, vite le stylo court, les phrases s'enchaînent, défilent facilement, à son grand étonnement d'ailleurs. À part une légère anicroche elle n'a pas eu de carence sur le vocabulaire.

Le présent se mélange maintenant au passé et elle se revoit hier, ou était ce avant-hier, dans l'incapacité de retrouver ce mot synonyme de pitié. Voyons c'est *compassion*, non ...*commission*, sûrement pas, décidément quelque chose est déconnecté dans sa boîte noire comme elle a coutume d'appeler son encéphale. Elle utilise des termes sophistiqués sans aucun problème mais soudain, elle est dans l'impossibilité de s'exprimer dans un langage simple.

Il vaut mieux se replonger dans le passé, revivre cette enfance avant qu'elle ne s'échappe. Le mot tant cherché vient tout à coup de surgir dans son esprit. C'est commisération, ...d'ailleurs pourquoi vouloir l'employer ? il est si peu usité. Hormis les visites de Jacinthe, elle ne fréquente personne. Durant son hospitalisation Jacinthe l'a soutenue, puis peu à peu elle s'est faite rare. Il y a maintenant des semaines, peut-être des mois qu'elle n'est plus venue.

Pourtant elles ont grandi ensemble. Depuis l'école primaire jusqu'à la fin de leurs études, elles ont tout partagé : les bonnes et mauvaises notes, les premiers émois amoureux, les déceptions et les fous rires. Leur amitié est restée intacte même après leur mariage.

Une adolescence sans souci, émaillée de ci de là de quelques peines de cœur, mais elle ne se souvient même pas des noms de ceux qui, à l'époque, l'avaient fait souffrir. Les noms propres elle ne les oublie pas, ces bégueins n'ont donc pas eu grande importance. Pourtant à cette époque, Jacinthe et elle se racontaient, pendant des heures, le regard échangé avec un tel, le sourire, les mains qui se frôlent....

Elle échafaudait des *maronces* .. *des romain*.. Marjolaine a abandonné le stylo

pour laisser la place aux souvenirs et plof ! le trouble revient. Elle écrit, le bon mot, **romance**, jaillit sous sa plume. Elle inventait des romances emplies d'imaginaire : tantôt un bel américain, cowboy de préférence, venait l'enlever pour lui faire partager sa vie aventureuse, tantôt un émir venu du désert la subjuguait et l'emmenait dans son palais... Des rêves de petite fille se dit –elle maintenant. Quoique....

Elle se souvient des vacances avec Jacinthe à Saint-Malo. Elles allèrent un soir, avec leurs voisins de tente, boire un verre sur un bateau transformé en boîte de nuit. Habités du lieu, leurs *alcooliques... alcali... alico... acolytes* rejoignirent une bande de gais lurons. Alors que Jacinthe flirtait avec un des voisins, un homme 'approcha de Marjolaine. En lui tendant la main il lui dit : » Me feriez- vous l'honneur de danser avec moi ? » Retenant un rire elle répondit : « tout l'honneur serait pour moi ! » Il était beau, habillé élégamment, détonnant même au milieu d'une jeunesse vêtue de jeans., il était un peu typé, elle ne sait plus maintenant de quel pays du Moyen Orient il était originaire. Durant ce slow il lui posa quelques questions. Elle le perçut intéressé plus qu'indiscret. Pressentant qu'elle pourrait succomber à son charme, elle préféra rejoindre Jacinthe et le groupe. Mais importunée par un individu alcoolisé elle prévint Jacinthe de son retour au camping. Alors qu'elle marchait sur la route, une voiture, ou plutôt une limousine, s'arrêta à sa hauteur. Le chauffeur ouvrit la porte arrière et elle vit le bel étranger.

Il lui proposa : » Vous serez plus en sécurité dans ma voiture. Acceptez que je vous raccompagne »

« Non merci, je ne suis plus très loin du camping »

« Vous savez, il y quelquefois des chauffards, vous risquez l'accident sur ces routes peu éclairées »

« Pour être franche, je ne suis pas rassurée non plus de monter dans votre voiture »

« Je vous promets de ne rien tenter qui puisse vous effrayer »

« D'accord, je vous crois, j'accepte »

La distance était courte, ils ne se parlèrent pas, leurs regards étaient suffisamment expressifs. Arrivés à destination, il lui tendit la main, elle lui donna la sienne, le remercia et sortit. La voiture s'éloigna, et déjà elle regrettait la fin de cette brève relation. Aujourd'hui encore elle croit, ou feint de croire, qu'il s'agissait d'un prince arabe et qu'elle aurait dû donner suite à cette rencontre.

Marjolaine affecte d'ignorer la défaillance sur certains mots survenue au cours